

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 2 octobre 1780

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 2 octobre 1780, 1780-10-02

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/949>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe suis bien fâché que l'état de votre santé soit assez...

RésuméN'est pas au courant des persécutions dont D'Al. est victime. Disette de grands génies. Volt. à Berlin : son buste à l'Acad. mieux qu'un cénotaphe dans l'église catholique. Vicissitudes et bon temps passé.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire80.50

Identifiant925

NumPappas1818

Présentation

Sous-titre1818

Date1780-10-02

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
• Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 224, p. 163-164
Lieu d'expéditionPotsdam
DestinataireD'Alembert
Lieu de destinationParis
Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais
Sourceimpr.
Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné
Auteur(s) de l'analyseNon renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Préms xxv, 224, pp. 163-164
02 octobre 1780 Frédéric II à D'Alembert

Pages 1818
Inv. 925

AVEC D'ALEMBERT.

163

224. A D'ALEMBERT.

Le 2 octobre 1780.

J^e suis bien fâché que l'état de votre santé soit assez mauvais pour m'ôter à jamais l'espérance de vous revoir. Je m'étais flatté que vous n'étiez incommodé que de maladies passagères et sans conséquence. Il faudra donc nous donner un rendez-vous à la vallee de Josaphat, où quelques dévots ascétiques prétendent qu'on s'amuse beaucoup. Peut-être que j'apprendrai là le sujet de vos plaintes et de vos ennuis, qui me sont d'autant plus cachés, que je ne suis pas informé du tout que vous ayez essuyé présentement la moindre persécution. L'Europe suppose que vous êtes aussi heureux qu'un philosophe peut l'être. Je sais de longue main que l'usage des prêtres est de s'acharner sur les cadavres des philosophes, et j'ai supposé que les philosophes s'en moquaient. On n'a qu'à laisser agir la corruption; elle empêste les cadavres de telle sorte, que les vivants sont bien obligés de les enterrer; et j'ose espérer qu'il est égal aux philosophes dans quelle terre le caprice des vivants leur assigne leur sépulture.

Je ne sais si les lettres sont méprisées en France, ou si on les honore; mais je m'aperçois de la disette des grands génies; les trônes de la littérature demeurent vacants, faute de successeurs, et l'Europe entière se ressent de la disette des grands hommes. Je viens à Voltaire, auquel vous destinez un cénotaphe dans notre église catholique de Berlin. Je crois qu'il ne s'y plairait pas. Il vaut mieux placer son buste dans l'Académie, où il n'y a rien à écraser, et où le souvenir d'un grand homme qui joignait tant de talents à tant de génie peut servir d'encouragement aux gens de lettres et les animier à mériter de la postérité de pareils vêtrages. Nous sommes âgés tous les deux; contentons-nous d'avoir vu la gloire d'un siècle qui honore l'esprit humain, et nous d'y avoir contribué. Aux beaux jours de Rome, où Cicéron, Virgile, Horace florissaient, succédèrent les temps des Sévères et des Pline, et à ceux-là la barbarie; et après la dégradation de l'esprit humain revinrent les temps de la renaissance des sciences. Laissons à la vicissitude son empire, et bénissons le ciel

d'être venus au monde dans le bon temps, où nous avons vu les contemporains des talents et du génie cultivés. Quant aux prêtres, ils seront incorrigibles jusqu'à ce qu'on en ait extirpé la race. J'espère d'apprendre de meilleures nouvelles de votre saut. Sur ce, etc.

225. DE D'ALEMBERT.

Paris, 3 novembre 1750.

Sinc.

Il y a aujourd'hui 3 novembre vingt années, jour pour jour, que V. M. se courrait de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils se flattaiient déjà d'avoir remportée. V. M. a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur et le vainqueur de l'Allemagne, d'être dans ses propres États le réformateur de la Justice, et dans l'Europe le modèle des guerriers et des rois. Qu'il y a de distance, Sire, comme le lit Térence, entre un homme et un autre! et que je le sens bien évidemment pour moi quand je me rapproche de V. M., car je n'ose dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avais en moi il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles et morales, s'est presque entièrement évanoui: il ne me reste d'énergie que dans le sentiment profond qui m'attache à V. M. tandis qu'elle conserve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue si respectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a même conservé sa gaieté comme je le vois avec enchantement par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire; elle rit, et avec raison, des sottises des hommes, dont je ferai bien de rire aussi, et dont je dirais comme elle, si je digérais et si je dormais mieux. Le travail et le plaisir que j'y éprouvais, me soutenait jadis, et me soutient de tout; aujourd'hui qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette ressource, et la tristesse s'empare de moi. J.

* Voyer t. XXIV, p. 623.